

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LE COLPORTEUR BANDIT

V

LE VICOMTE HECTOR DE LONGPRÉ.—Suite.

— Comme il s'en est allé froidement : ne m'avoir pas donné le baiser d'adieu ; pensa madame du Val, dès que le vicomte fut parti. S'il me trahissait ! Si cette jeune fille... ma fille... et le

visage d'Olympe s'assombrit—le séduisait. s'il m'abandonnait. Mais je suis folle ! Me trahir m'abandonner l'oserait-il ? Le pourrait-il ? Ne sommes-nous pas rivés à la même chaîne — celle du crime. Est ce que je ne tiens pas sa tête entre mes mains?... D'ailleurs, il m'aime. Quelque jour, une alliance légitime... car je suis libre à présent. Une fois riche, je ferai tant d'aumônes, tant de bien autour de moi que le Seigneur me pardonnera mes fautes... Je me confesserai, je me repentirai... Oh ! oui, je me repentirai bien sincèrement. Fallût-il aller pieds nus jusqu'à Rome implorer la miséricorde infinie de Notre Saint Père, — je m'y conformerai. Jusqu'à présent je me suis tu, j'ai caché ma vie, ma conduite, au directeur de ma conscience... Ma conscience !...

Et madame du Val frissonna. Elle passa la main sur son front, promena dans l'appartement un regard épouvanté, puis elle se leva tout d'une pièce et se mit à haute voix comme pour chasser une image obsédante :

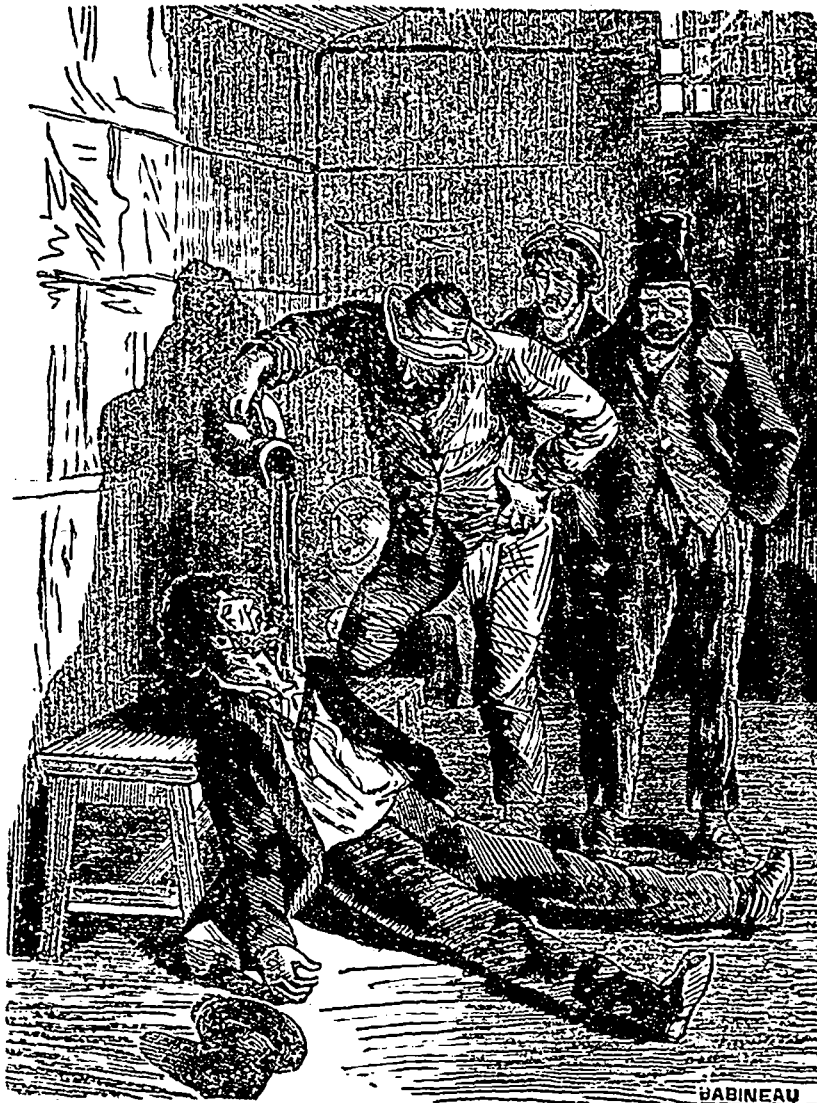
— L'absolution, c'est un nouveau baptême, c'est une purification !

Tandis que la raison et la religiosité de la jeune femme se livraient un combat acharné dans son esprit, Hector de Longpré avait pris un voituré et jeté ses mots au cocher :

— Rue du Cherche-Midi.

Lui aussi se livrait à de profondes réflexions sur son passé et sur son avenir.

— Pardieu ! se disait-il en fumant un Havane je suis décidément le Benjamin de la fortune. Parti de rien, fils de l'inconnu, élevé par la charité publique, à dix ans, commissionnaire chez un épicier dont la femme eut la bonté de m'apprendre à lire et à écrire ; entré comme clerc dans l'étude d'un huissier, je ne sais trop comment ; remarqué par la maîtresse d'un de nos clients ; passé, grâce à ma vigueur physique et à mon adresse, chef d'une bande qui fait des affaires excellentes. Je me vois au moment où tout allait me manquer ; mes compagnons incarcérés ou en fuite ; ma bourse vide, je me vois tout d'un coup, redevenu le favori de la meilleure des déesses ! Enlever cette petite, une misère ! l'é-



Qu'on lui jette une potée d'eau sur la figure, ordonna maître François.

pouser, une misère encore ! Le vicomte Hector de Longpré n'est point embarrassé pour si peu. Mais ce qui ne laissera pas de présenter quelques difficultés, c'est cette onragée d'Olympe. Elle

s'attend tout naturellement à avoir sa part au gâteau... Lo plus souvent que jo partagerai avec elle ! J'en ai, Dieu merci, par dessus les épaules. Elle est laide comme une cheuille, méchanto comme une vipère, c'est tout dire... Drôle de créature, tout de même, avec ses momeries ! En a-t-elle du vice ! en a-t-elle ! Et s'imaginer qu'elle s'en ira tout droit au paradis... Ah ! jo parierais bien qu'il n'y a pas au baigno un monstre plus monstrueux qu'elle !... Jo ne vauz pas grand'chose, moi, qui ai fait entro autres peccadilles, pendre lo père Petit-Jean pour lui voler sa fameuse ceinturo ; mais jo m'estime certainement plus qu'Olympe. Quelle roué ! Jo donnerais beaucoup pour savoir comment elle a connu ce pauvre Petit-Jean, et comment elle savait que sa ceinturo renfermait ces pièces... car c'est elle qui m'a poussé à...

— Bourgeois, nous sommes dans la rue du Cherche-Midi. Quel numéro ? demanda lo cocher, en frappant à la glace de la voiture.

— Ah ! C'est bon. Je descends.

Hector mit pied à terre, paya généreusement la courso et s'avança le long de la rue du Cherche-Midi.

Vers l'extrémité de cette route, il ouvrit, avec un passopartout, la petite porte d'une maison située entro cour et jardin.

De hautes murailles entouraient lo tout, et la grillo de la grande porte-cochère se blindait de volets intérieurs, doublés en tôle.

La cour était dallée en marbre blanc et vert-de-mer. Au milieu, un jet d'eau, dont la vasque, en jaspe, renfermait des poissons rouges et lançait, jusquo sur lo toit de la maison, ses gerbes liquides. Dans les côtés de cette cour, des arbustes, verts et des plates-bands, émaillés de fleurs exotiques, dissimulaient en partie la nudité des murailles et donnaient à l'habitation un riant aspect.

Sur les marches de l'escalier qui y conduisait, d'énormes vases du Japon contenaient des plantes en pleine floraison.

Lo vestibule se faisait remarquer par ses superbes têtes de sanglier, têtes de loup, de tigre et même de lion. On eût dit un musée de vénéric.

Lo vicomte traversa rapidement cette pièce, pressa un bouton perdu dans les moulures de la boisserie ; une porto secrète, invisible, s'ouvrit, et de Longpré se trouva dans un élégant cabinet de travail, tapissé en cuir de Russie. Des armes de prix, des tableaux de maître, des objets d'art, des antiques étaient appendus partout aux parois ou distribués sur des consoles précieuses dans l'appartement.

A en juger par ce cabinet de travail, malgré son apparente simplicité intérieure, la maison du vicomte de Longpré devait être un séjour somptueux, quoique partout, sur les meubles, dans leur arrangement comme dans la décoration générale de l'appartement, se révélait un goût prononcé à l'ostentation.

En entrant, Hector frappa sur un gong.

Un valet en grande livrée, perruque poudrée, habit à la française, gilet rouge, culotte blanche, escarpins vernis à boucles d'argent, parut aussitôt.

— Monseigneur a appelé ? fit-il.

— François, je t'ai déjà prévenu qu'ici il ne fallait plus...

— Tonnerre ! C'est vrai ! alors...

— Monsieur lo vicomte.

— Très bien, monseign... monsieur lo vicomte.

— François, nous allons partir.

— Faut-il apprêter les malles de monsieur ?

— Oui, mais avant, causons un peu. Ce soir, nous serons en route pour la Bourgogne.

— Pour la Bourgogne ! Monseigneur, je veux dire monsieur lo vicomte, aurait-il l'intention de reprendre la campagne avec son fidèle serviteur Coupe-Jarrets ? s'écria lo domestique en tressaillant de joie.

— Eh ! eh ! ça t'irait donc, mon gaillard, répliqua Hector de Longpré avec un sourire narquois.

IV

LE VOYAGE.

— Monsieur sait que jo lui suis tout dévoué.

— C'est bien pour cela que jo vais te donner un poste de confiance, mon cher François. Ce matin, tu iras à la préfecture de police...

— A la préfecture de police ! fit lo domestique, en pâlisant.

Oui, tu iras prendre deux permis de chasso. Un pour moi et un pour toi, au nom... Voyons, comment veux-tu t'appeler ?

— Mais... François !

— François tout court, ce n'est point suffisant. Tu te nommeras lo chevalier François de l'Étang. Ce nom te va-t-il ? oui. Cependant il faudra savoir lo porter, mon ami ; surtout pas de pataqués. Su seras mon ami, mon égal. Nous allons en Bourgogne louer des chasses.

— Ah ! plus braconniers, donc ! ce sera drôle, dit Coupe-Jarrets. Mais n'est-ce pas nous jeter dans la gueule du loup ? Eh ! les autres sont pinés !... Si on nous empoignait à notre tour.

— Es-tu sûr que lo père Petit-Jean ?...

— Occis, mon cher vicomte, occis, répondit François entrant tout de suite avec la plus grande facilité dans l'esprit de son rôle. La corde était solide, le nœud en bon état. Et lo père Petit-Jean avait son passe-port signé pour lo diable, quand les gendarmes sont arrivés. J'en répondrais sur ma tête.

— Bon...

— Cependant, dites-moi, vicomte, je suis passablement connu par là, en Bourgogne. Vous, c'est différent, vous portiez toujours votre masquo de velours sur la figure dans nos expéditions, mais moi !...

Eh ! nigaud, qu'est-ce qui s'avisera de soupçonner lo bandit Coupe-Jarrets, sale, déguenillé, hideux, dans lo brillant chevalier François de l'Étang. Et même, tel que te voici, depuis que tu as coupé ta barbe et tes cheveux, dégrassé ton museau, je défie à qui que soit, mouchard ou juge, de te reconnaître.

— Pensez-vous ?

— Allons, allons, chevalier, faites ce que je vous dis. Nous sommes a peu près de même taille. Mes vêtements vous iront parfaitement. J'ai une garde-robe bien montée. Ce soir, nous partirons pour Châtillon-sur-Seine.

— Vicomte, c'est entendu. Mais la maison restera donc seule ?...

— As-tu peur qu'elle ne s'envole !... Sois tranquille, on y veillera.

— C'est vrai ; madame du Val est là...

— Elle ou un autre, interrompit Hector avec impatience. François sortit.

— Encore un boulet dont il faudra se débarrasser, murmura lo vicomte dès qu'il fut parti. Il sait trop, beaucoup trop de choses...

Vers huit heures du soir, la malle-poste de Paris à Châtillon-sur-Seine emportait les deux bandits, le vicomte et François déguisés en fashionables.

Ils arrivèrent le lendemain matin et descendirent à l'hôtel de la Côte d'Or. S'étant annoncés comme des jeunes gens riches et de grande famille, qui venaient dans le pays pour chasser pendant quelques jours, ils retinrent le plus bel appartement, en exprimant le désir d'être servis chez eux.

C'était une bonne fortune pour l'hôtel. La directrice, madame Noiro, leur fit un accueil charmant.

Après avoir pris un bain, fait une toilette à la fois simple et élégante et un déjeuner substantiel, Hector sortit seul et se fit indiquer le pensionnat de madame B...

— Mademoiselle Aurélie ? demanda-t-il à la domestique, qui vint lui ouvrir la porte.

— Mademoiselle Aurélie ?

— C'est cela même. Je suis son parent.

— Ah ! s'exclama la servante, toute surprise d'entendre un inconnu demander l'élève qui ne recevait jamais d'autres visites que celles de M. Petit et de sa nourrice.

— Pourrais-je la voir ? reprit Hector.

— Mais monsieur ne sait donc pas que les classes sont fermées depuis le 20 août, et que mademoiselle est en vacances ?

— Imbécile ! pensa le vicomte, je n'avais pas songé à cela.

— Si monsieur veut parler à madame ?

— Oh ! non, c'est inutile... c'est inutile... Mais où ma cousine passe-t-elle donc ses vacances ? dit-il négligemment.

— Ah ! cette pauvre demoiselle Aurélie, elle n'a pas de correspondant. C'est pourtant un excellent sujet, allez... Elle a eu tous les premiers prix cette année... Sans sa nourrice...

— Oui, n'est-ce pas, sans sa nourrice !... répéta Hector pour faire causer la servante.

— Une bien brave femme ! Monsieur la connaît ?

— Parbleu. Elle demeure... un singulier nom... je ne me rappelle plus.

— A Villon, depuis la mort de son cher homme, qu'elle en est inconsolable.

— A Villon ! Ah ! c'est cela, s'écria de Longpré avec un sang-froid merveilleux... et mademoiselle... je veux dire ma cousine Aurélie est chez sa nourrice ?

— Comme vous dites, monsieur.

— Bon, j'irai la voir, cette chère enfant.

— Elle sera bien enchantée de recevoir son parent, elle qui ne voit jamais que des étrangers. Pauvre petite, va !

— C'est que j'étais en voyage.

— Tout comme son oncle, M. Petit, un bien honnête homme aussi ! Il est pourtant venu, il n'y a pas encore deux mois.

Merci de vos renseignements, ma bonne femme, merci. Tenez, voici pour votre peine, dit le vicomte en lui glissant une pièce dans la main.

— Cinq francs ! Mais vous n'y pensez pas, monsieur ! vous vous trompez ! s'écria la domestique ébahie à la vue de l'écu posé dans sa main entr'ouverte.

Mais le vicomte était déjà loin. Il rentra à l'hôtel et commanda de lui amener sur-le-champ le meilleur cheval de selle qu'on pourrait se procurer.

— Je vais m'absenter pour un jour ou deux, dit-il à Coupe-Jarrets. Durant cette absence tu feras ce que tu voudras. Tâche seulement de soutenir ton rôle.

— Avez-vous à vous plaindre de moi ?

— Non. Au contraire, je suis satisfait, très-satisfait, répondit Hector, en tirant complaisamment sa moustache.

Ah ! une réflexion, ajouta-t-il, après un moment de silence, tu viendras me rejoindre demain avant-midi sur le plateau de Maulnes. Apporte deux fusils, comme si tu allais chasser.

— C'est entendu, dit Coupe-Jarrets.

On annonça quo le cheval était prêt.

C'était une maigre haridelle de louage. De Longpré ne put réprimer une grimace à l'aspect de cette bête efflanquée qui paraissait avoir peine à se tenir sur ses jambes. Néanmoins, il fit contre fortune bon cœur, sauta en selle avec la dextérité d'un cavalier consommé ; et, s'adressant à François, qui fumait un cigare sur l'escalier de la porte de l'hôtel :

— Au revoir, mon cher chevalier ! A demain... ou après, lui dit-il.

— A demain donc, mon cher vicomte. Je vous souhaite un heureux voyage, grasseya Coupe-Jarrets avec le précieux hochaloir d'un habitué du café Anglais.

De Longpré partit. Il était environ deux heures.

Un lorgnon à l'œil, François le suivit du regard jusqu'à l'angle de la rue de l'Isle, où il disparut dans un tournant.

Hector traversa lentement la ville sans trop éveiller l'attention des habitants, qui sont bien les gens les plus curieux de la terre.

A quatre heures, il était à Laignes ; à six, il arrivait à Cruzy-le-Châtel, où de Longpré s'arrêta un moment pour lui donner une avoine.

Quand le jeune homme remit le pied à l'étrier, le crépuscule penchait ses ombres sur la vallée. Hector fut obligé de monter au pas la côte escarpée qui suit la grande route de Cruzy à Villon, éloigné de dix kilomètres environ de ce bourg. Aussi la nuit était-elle tout à fait tombée lorsque notre cavalier atteignit le sommet de cette côte, qui commande un vaste horizon. La route alors replonge, bordée de chaque côté par les bois, dans une gorge profonde appelée le pré Bailly. Quoique le château de Maulnes domine cette gorge étroite, elle est effroyablement lugubre et solitaire. Le passage en est dangereux, même en plein jour.

Rôvant à « son affaire », Hector allait doucement pour laisser souffler son cheval, et commençait à descendre le versant de la montagne. Tout à coup un individu, caché dans un buisson, se jeta devant l'animal, le saisit à la bride, l'arrête, et menaçant le cavalier d'un pistolet :

— La bourse ou la vie ! cria-t-il d'un ton farouche.

— La bourse ! dit Hector, sans s'étonner. Et s'inclinant légèrement sur la côté droit, d'un coup de poing il fait tomber à terre le pistolet qui le menace, saisit avec la main l'homme par le milieu du corps, l'enlève avec la rapidité de l'éclair et le plante sur le cou de son cheval qui plie sous le fardeau :

— Que pense-tu de cette poigne-là ? demanda-t-il tranquillement au brigand.

— Je pense, répondit celui-ci avec le même sang-froid, qu'il n'y a qu'une poigne au monde pour faire ce que vous venez faire, monseigneur !

Puis le bandit se mit à rire.

— Qui es-tu ? s'enquiert le vicomte un peu troublé.

— Sacristain, pour vous servir, Monseigneur. Mais lâchez-moi, de grâce, car j'aimerais autant avoir mes côtes entre les pinces d'un étau qu'entre vos doigts.

— Quo fais tu ici ? reprit de Longpré, lo reposant à terre avec autant d'aisance quo si c'éût été un tout jeune enfant.

— Co quo je fais, Mousc'gneur ! Ah ! je me suis évadé de la prison de Dijon, où sont les camarades depuis lo jour...

— Tu t'es échappé seul ? dit Hector qui, favorisé par les ténédres, tira avec sa main gauche un pistolet de sa poche.

Lo Sacristin no remarqua point ce mouvement.

— Tout seul, répondit il. Les autres sont encore dedans. Lo père Serrebourse nous avait joliment dénoncés, hein ?

— Tu crois ? reprit lo vicomte, passant lo pistolet de sa main gauche dans sa main droite. Et rien de nouveau ? continua-t-il en s'assurant par un regard que personne ne l'observait

— Rien. Lo procès se fera en décembre. Mais vous veillerez sur les compagnons, n'est ce pas Monseigneur ?

— Oh ! sans doute, dit Hector avec un semblant d'intérêt.

Et il déchargea son arme sur Sacristain, qui marchait paisiblement au côté du cheval.

VII

AURÉLIE PETIT.

La domestique du pensionnat de mademoiselle B... n'avait pas trompé lo vicomte de Longpré : Aurélie Petit habitait, depuis la fin d'août, chez sa nourrice, à Villon.

Situé à la limite des départements de l'Yonne, de l'Aube et de la Côte-d'Or, ce village est perché comme un nid d'oiseau de proie, au sommet d'un plateau, de formation calcaire, à près de trois cent soixante mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est un des points culminants de la France centrale.

À vos pieds, dans la direction du midi, s'étagent en masses sombres les bois de Maulnes, de Cruzy, de Vaulincuses ; dans le fond du tableau apparaissent les montagnes de Noyers, de Grimault, de Montréal, les longues lignes bleues des forêts du Morvan, puis enfin Vezelay, avec sa vieille église abbatiale, qui se détache comme un point blanc dans l'espace.

C'est dans ce pittoresque village qu'Aurélie était venue passer ses vacances. Lo Père Petit-Jean no lui avait pas fait de nouvelles visites depuis lo mois de juillet. Après les marques de tendresse follement idolâtres dont il avait donné tant de preuves lo jour où il la trouva alitée, on pouvait, à bon droit, s'étonner qu'il n'eût point reparu. Mais, au commencement d'août, une lettre de maître Morlot, notaire, rue Saint-Honoré, 130, à Paris, annonçait à la directrice du pensionnat quo M. Petit, étant forcé de s'absenter subitement et de faire à l'étranger un voyage qui durerait peut-être quelques années, l'avait prié, lui maître Morlot, de solder les dépenses nécessitées par l'éducation et l'entretien d'Aurélie.

Cette lettre fit cesser les inquiétudes passablement intéressées de madame B...

Aurélie entra en convalescence. Sa maladie ne l'empêcha point de cueillir de beaux lauriers à la distribution des prix. Sa bonne nourrice la couronna plusieurs fois, et elle partit, sous la garde de cette digne femme, pour Villon, dans une carriole conduite par Jacques lo frère de lait.

Était-elle fière, un peu, lo lendemain, un dimanche, ma foi ! la mère Brugnoit, de montrer à la gran'messe sa fillette vêtue suivant la dernière mode de Paris ! Ét je vous prie de croire que tout lo jour il ne fut question que de la « belle demoiselle » dans Villon !

Aurélie était charmante d'ailleurs : des cheveux épais, d'un

noir do jais, qui reflétaient à la lumidre les nuances bleu-foncé du raisin de Corinthe ; un visage admirable d'expression, éclairé par de grands yeux mélancoliques, mystérieux, où commençait à s'allumer la vie d'amour, de désir ; un teint naturellement pâle, mais cette pâleur olivâtre, vivace, signo de force et d'impétuosité ; un léger duvet, presque imperceptible, teignant la lèvre supérieure, et en rehaussant lo pur corail, les épaules larges, ondulées déjà, la taille noble, pleine de promesses ; les mains, les doigts, un peu forts, un pou noués encore, sans doute. Aurélie n'avait quo seize ans, mais annonçant, pour quelques années plus tard, cette délicatesse, ce galbe fin, délié, exquis, prisé par les statuaires comme lo paragon de la perfection.

Aurélie avait du goût. Elle s'habillait à ravir. Quant à son caractère, nous l'avons dit, il était fantasque, fougueux, d'une mobilité excessive. Dans un de ses bulletins trimestriels, madame B... son intitutive, l'avait parfaitement tracé en une ligne ; « Caractère bon, mais pas assez rassis. »

— Fillette, faut aller voir M. Armand, lui dit la mère Brugnoit, après lo dîner, qui, dans nos campagnes, a toujours lieu lo dimanche, à la suite de la grand'messe.

— Monsieur Armand ?

— Mais oui, M. Armand Lejeune, qui t'a tiré des griffes de ses gueuxards de gueurdeaux ! Faut aller lo remercier. C'est un original que M. Armand. P't-être ben qu'il aime un peu à boire, c'te jeune homme. Mais y fait du bien, trop bien dans le pays. C'est pas mod qui lo dénigrera. Et pis, y a eu des chagrins. P'tiote, soit pas fière ; j'irons l'i dire bonjour.

— Mais, nourrice, une jeune fille ?

— Est-ce que tu ne seras pas avec mod ? C'est pas propre chez eux. Mais, qu'est-ce tu veux ? C't'homme, y n'a pas de servante.

Aurélie ne demandait, certes, pas mieux quo d'aller remercier son sauveur. Après l'odieuse violence dont elle avait failli être victime, elle avait plus d'une fois songé à ce chasseur inconnu, arrivé si à point pour mettre en fuite les bandits. Lo visage mâle et vivement accentué du jeune homme était resté gravé dans sa mémoire. Insidieusement, Aurélie avait, auprès de sa nourrice, pris des informations sur son compte. Et sa curiosité, son intérêt s'étaient augmentés des renseignements donnés. Aimé des uns, envié des autres, lo Sanguier de Villon possédait une certaine fortune, qu'il dilapidait par incurie ou ignorance. Il avait beaucoup voyagé, menait une existence vagabonde, négligeait la culture de ses terres, chassait du matin au soir, grâce à une permission préfectorale et à son titre de loutvetier, il s'adonnait à la boisson, surtout depuis la mort de sa mère, qui, jusqu'à sa dernière heure, l'avait entouré d'une tendresse aveugle, jalouse.

Sa famille, était, disait on, originaire de Paris, où ses aïeux avaient occupé une haute situation sous les règnes de Louis XIV et Louis XV. Sa mère avait même, rapportait-on encore, figuré à la cour de Louis XVII, vers 1817.

Quant à lui, il était né à Tonnerre, où son père, frappé par des revers de fortune, avait longtemps exercé la profession de bijoutier.

Voilà, en peu de mots, ce qu'avait appris Aurélie. Inutile de répéter que la pénombre au milieu de laquelle apparaissait la belle et hardie figure de son libérateur en faisait, pour elle, ressortir davantage les traits ; que son imagination de jeune fille s'était, à son insu, exaltée et que, plus d'une fois, elle s'était surprise rêvant du Sanguier de Villon.—(A. CONTINUER.)

LA DUCHESSE DE NEMOURS

PROLOGUE.

VIII

AGONIE—(Suite.)

Les cris montaient de la salle du festin et les éclats de l'ivresse emplissaient tout le château. Tranquille sembla s'éveiller et rendit l'enfant à sa mère.

— Il faut fuir, Madame, dit-il d'une voix impérieuse et brève, que la duchesse n'ait jamais ouï tomber de ses lèvres. Les jours de fatigue et de malheur sont venus pour vous. Dieu puisse-t-il vous aider comme vous le méritez ! Vous voilà désormais veuve et gardienne du sang d'Armagnac. Relevez-vous, Madame, et soyez forte pour votre grande tâche... Dans votre vie de traverses et d'aventures, car telle va être votre vie, ô noble dame ! Dieu permettra peut-être qu'on vous sépare de votre enfant...

Il se rapprocha de la duchesse attentive et baissa la voix.

— Souvenez-vous alors, poursuivit-il, que mon jeune sire porte l'écusson d'Armagnac gravé sur sa poitrine à la place du cœur.

— A la place du cœur ? répéta madame Isabelle. Et c'est pour cela ?..

— C'est pour cela, interrompit frère Tranquille en souriant doucement, que le traître Guillaume de Soles m'a frappé l'autre soir jusqu'à ce que le sang jaillit de mes reins.

La duchesse fit comme si elle eut voulu s'agenouiller devant lui. Il la retint le rouge au front.

— Il est temps de nous séparer, Madame, reprit-il. Mon cousin Jérôme, le soldat, tient deux chevaux tout sellés à la poterne qui donne sous les murailles de Paris. Vous gagnerez tout de suite l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, qui est un lieu d'asile.

— Et vous ne venez pas avec nous ? généreux ami ? dit madame Isabelle,

— Je reste ici, répondit Tranquille, afin de protéger d'autant votre fuite. Si par hasard messire Olivier daigne me laisser la vie, je vous rejoindrai, Madame, et dans votre détresse, il vous restera un serviteur.

La duchesse voulut insister encore, mais Tranquille, avec une fermeté respectueuse, la conduisit jusqu'à la porte dérobée qui était derrière le trône et la fit entrer dans le corridor. Madame Isabelle lui tendit la main qu'il pressa contre ses lèvres. Puis il referma la porte sur elle et se mit debout au-devant.

Il écoutait, d'une part, la marche de la duchesse qui suivait le corridor obscur, de l'autre, les cris de l'orgie qui arrivait à ses derniers excès.

— J'ai du temps... murmura-t-il.

Puis tout à coup il appuya ses deux mains contre son front et s'écria :

— Mes enfants ! mes deux enfants ! Je ne lui ai même pas dit de prendre soin de mes enfants, si je meurs ! Pardonne-moi, Marie, et prie pour eux auprès de Dieu, car ces pauvres enfants n'ont pas de père...

Un remords cuisant lui bourrelait le cœur.

Les clameurs de l'orgie firent un instant silence, puis l'on entendit un bruit de pas tumultueux dans le corridor qui menait à la salle des festins.

Tranquille devint très pâle et ses dents claquèrent.

— Seigneur, dit-il d'une voix altérée, pendant que des gouttes de sueur froide inondaient son front, ayez pitié de moi ! J'ai rempli mon devoir, mais la mort me fait peur. Oh ! si vous m'aviez donné le courage !..

Les portes de la salle s'ouvrirent bruyamment et les vainqueurs ivres entrèrent pêle-mêle. Tranquille était derrière le trône ; il tremblait et avait peine à se soutenir. Messire Olivier l'aperçut le premier.

— Eh bien, qu'as-tu fait d'eux ? demanda-t-il joyeusement.

Le regard perçant de l'Italien avait déjà fait le tour de la chambre.

— Malédiction ! s'écria-t-il, le misérable nous a trahis ! Qu'on monte à cheval sur le champ et qu'on les poursuive !

En même temps il tira son épée et s'élança vers le pédagogue. Vingt autres épées flamboyaient hors du fourreau. Le pauvre Tranquille, qui s'était fait un bandeau de ses deux mains pour ne point voir briller tous ces glaives menaçants, eut pourtant la force de dire au dedans de lui-même :

— Ils ont de l'avance et l'abbaye n'est pas loin !

— A genoux ! lui cria Vincenzo Tarchino.

Tranquille obéit et s'agenouilla ; il regarda les épées nues. On vit un sourire étonné, naître et courir sur ses lèvres.

— Je croyais que j'aurais tremblé d'avantage pour mourir !

Puis il croisa ses bras sur sa poitrine et dit à haute voix :

— Mon Dieu ! je vous prie de protéger ma dame et mon jeune sire, ma dernière pensée est pour mes pauvres enfants que je laisse à votre garde. Et je vous donne mon âme.

PREMIÈRE PARTIE

I

L'EXÉCUTION DU CADAVRE

Le roi Louis XI était mort, le 30 août 1483, au château du Plessis-les-Tours, dans la soixante-unième année de son âge. Il avait fait agenouiller au chevet de son lit le bienheureux François de Paul, dans l'espérance que les prières du saint obtiendraient sa guérison ou son salut. Le ciel n'accorda pas la guérison de Louis XI aux prières de François de Paul, quant à son salut, la chose est entre Dieu et lui.

Au printemps de l'année 1493, le jeune Charles VIII, qui avait succédé à Louis XI sous la tutelle et régence de sa sœur, madame Anne de Beaujeu, était majeur depuis trois ou quatre ans.

Mais on n'avait point fêté, comme c'était la coutume, la majorité du roi ; la régence continuait de fait sinon de droit ; madame Anne, après avoir écarté avec une habileté souveraine tous ses compétiteurs, et ses compétiteurs étaient puissants, se trouvait trop bien dans ce fauteuil, qui masquait le trône, pour en vouloir sortir.

Elle avait mis à la raison ni plus ni moins que si elle avait eu la main de fer de Louis XI, les ducs de Bretagne et de Bourgogne ; le duc d'Orléans, héritier présomptif de la couronne, était en exil, et le connétable de Bourbon, frère aîné de Pierre de Beaujeu, mari de madame Anne, était passé de vie à trépas.

Le comte d'Angoulême, les sires de Foix et d'Albert, anciens tenants de la ligne du bien public, étaient trop faibles pour lever l'étendard de la révolte. Quant au comte de la Marche, qui était maintenant un des plus puissants et opulents seigneurs du royaume, il avait nom : Olivier de Gravelle, et nous savons si madame Anne avait de bonnes raisons pour compter sur lui.

Et pourtant madame Anne n'était pas tranquille, elle voyait venir avec angoisse et colère le jour où il lui faudrait remettre l'autorité entre les mains de son frère qui était son roi.

Charles VIII n'avait point cessé d'être le pauvre enfant qui avait jadis inspiré à son père des pensées de si fatal augure. Ce n'était pas un roi, c'était à peine un homme; il était débile d'esprit autant que de corps. Mais il était l'héritier légitime, et, autour de lui, quoique pût faire madame Anne, se pressaient déjà, dans l'ombre, des hommes forts.

Parmi ceux-ci, on citait son confesseur, dom Marie-Joseph Lobel, évêque d'Autan, ancien abbé de Saint-Benoît de Mirande en Armagnac.

Vers le commencement de cette année 1492, le jeune roi Charles avait demandé à sa sœur quand elle jugerait bon qu'il fût hors de pages, et l'on savait bien que dom Marie-Joseph entretenait une correspondance suivie avec les ducs de Bourgogne, de Bretagne et d'Orléans.

Il était même question du mariage du jeune roi avec l'autre madame Anne, héritière de Bretagne. C'était celle là surtout que madame Anne de France craignait.

A quelques trois cents pas de l'église Saint-Eustache, entre l'enclos de l'hôtel d'Orléans, ancien hôtel de Nesle, accordé à messire Olivier, par la munificence de la régente, et le cimetière des Innocents, il y avait une grande et belle auberge, qui avait les honneurs de la mode, et où les seigneurs, pas plus que les simples hommes d'armes, ne dédaignaient de descendre. Cette auberge était sur les terres d'Olivier de Gravelle, nouveau comte de la Marche. L'hôtelier la tenait de lui à redevance, et cet hôtelier avait nom maître Pavot.

Il y avait eu, dans le ménage Pavot, d'importants et grands événements, pendant les quinze ans écoulés depuis le prologue de cette histoire. Jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans, Pavot avait subi, sans murmurer, son rôle de mari constitutionnel; il était presque aussi soumis que Pierre de Bourbon, sire de Beaujeu, époux de madame Anne, qui, dit-on, parlait à la régente chapeçon bas et le genou en terre.

La Pavot n'abusait point trop de son autorité, nous savons qu'elle était bonne femme, elle ne battait son mari que quand il y avait lieu. Ce Pavot était fort comme un Turc; un jour que sa femme le corrigeait un peu trop sévèrement, il leva le bras, non point pour se défendre, mais pour parer d'autant la violence des coups; on ne sait comment cela se fit, mais son bras retomba par mégarde, et la Pavot, assommée, roula sur le pavé.

Ma foi, il n'y a que le premier coup de poing qui coûte; quand Pavot vit sa femme sur le dos, il tomba dessus à bras raccourcis et la laissa pour morte.

Cela fait, il entra dans la salle où buvaient ses pratiques et leur dit avec un légitime orgueil: Venez voir comment j'ai arrangé ma femme!

A dater de ce jour, la Pavot ne put jamais remonter sur son trône: chaque fois qu'elle voulait ouvrir la bouche, il y avait le gros poing de Pavot qui parlait plus haut qu'elle.

— Et dire, répétait à chaque instant cet honnête homme, que je n'ai connu la recette qu'à l'âge de cinquante-cinq ans!

Il était un peu méchant, ce Pavot, et les choses allèrent si loin que la bonne maman Pavot prit rage; un ami commun prévint le cabaretier qu'il pourrait bien y avoir un jour ou l'autre de la mort-aux-rats dans sa soupe: un traité intervint entre lui et sa femme.

Il y avait eu de bons bénéfices dans le ménage; tout en gardant son cabaret extra-muros, Pavot établit cette belle hôtellerie dont nous avons parlé dans le quartier des Innocents; il resta maître et seigneur de son ancienne buvette, tandis que sa femme tenait pour son compte l'auberge nouvelle.

Nous allions oublier de dire que la Pavot était toujours dévouée au souvenir des Armagnacs, ses anciens seigneurs; Pavot, au contraire, par esprit de contradiction et aussi par intérêt, était un enragé partisan des puissances du jour. Les querelles politiques qui avaient résulté de cette dissidence d'opinion avaient marqué plus d'une place noire sur les bras et sur les reins de la Pavot, mais elle n'en avait pas moins: Armagnac! Armagnac! bien que la duchesse Isabelle eût disparu avec son fils et que depuis lors personne n'eût entendu parler jamais de la mère ni de l'enfant.

C'était une soirée de printemps fraîche et claire; dans la salle basse de l'auberge de la Pie (telle était l'enseigne que maman Pavot avait donnée à son établissement), il y avait une demi-douzaine d'hommes d'armes réunis autour d'une vaste dame-jeanne, à moitié pleine encore de bon vin de Gascogne. A une autre table, quelques bourgeois de Paris devisaient et buvaient.

Les hommes d'armes parlaient haut et vidaient à chaque instant leurs profonds cornets d'étain; les bourgeois s'entretenaient plus discrètement et leur soif semblait plus rassise.

La Pavot, arrivée à un état d'embonpoint vraiment vénérable, malgré les nouvelles façons dont son époux usait envers elle, remplissait avec dignité ses devoirs d'hôtesse, dirigeant comme un bon général d'armée les servantes et les valets de la Pie.

De temps en temps on voyait passer dans la salle et grimper lestement les degrés de planches qui menaient à l'étage supérieur une toute jeune fille, légère comme une sylphide. C'était Mirette la fille unique des époux Pavot et, sans contredit, l'un des meilleurs partis du quartier des Halles.

— La connaissez-vous, maître Richard, demanda l'un des bourgeois, cette noble dame qui vient d'arriver en si bel équipage?

— Ce n'est pas une dame, mon compère Antoine, répondit maître Richard, du moins comme nous l'entendons, nous autres de la bourgeoisie, elle a titre de dame, parce qu'elle est héritière d'un duché, d'un comté, de deux ou trois baronnies et d'un demi-cent de châteaux; mais elle ne porte encore que le nom de son père et n'a point désigné l'heureux seigneur qui sera son époux. Je l'ai bien reconnu, malgré le voile épais qui lui couvre le visage, — et c'est un visage comme vous en avez jamais vu, Antoine mon compère. — Sa première dame d'atour me donna. L'an passé, la pratique de sa ganterie, et je lui fournis en outre ses parfums et sachets de mille fleurs.

— Tout cela ne nous dit pas son nom, répliqua le compère Antoine, qui était drapier de son état et notable marchand.

Maître Richard le gantier avala un petit coup de vin et prononça, non sans emphase:

— Celle qui vient de passer est haute et puissante dame Blanche d'Armagnac, fille unique de feu Jacques d'Armagnac, décajité en 77 et, de son vivant, duc de Nemours, comte de la Marche, et cetera, et cetera...

Les bourgeois qui partageaient l'écot du maître gantier échangeaient entre eux, un regard.

— Fille unique ! fille unique ! répéta le drapier Antoine, c'est la bouteille à l'encre que l'histoire de cette maison-là ! On fait bien que le comte de la Marche, comme s'appello maintenant messiro Olivier de Gravelle, a eu beau faire, le parlement n'a pas voulu déclarer par arrêt que Jean d'Armagnac était un enfant supposé.

— Tout beau ! interrompit le gantier qui avait la pratique de la Marche et qui parlait en conséquence, le procès pend encore devant les juges royaux et justice enfin sera faite. D'ailleurs, messiro Olivier et madame Anne, régente de France, n'auraient qu'un mot à dire s'ils le voulaient bien, quisque feu le duc de Nemours est mort sur l'échafaud.

— Tout beau vous-même, mon compère ! s'écria le drapier Antoine qui avait jadis la pratique de Jacques d'Armagnac et qui n'avait pas celle de messiro Olivier : Il y a quarante ans que j'habite là devant des halles, et, Dieu merci, je sais aussi bien que pas un, ce qui se se passa dans le quartier. C'était en 77, comme vous dites, et le quatrième jour d'août, je n'oublierai cela de ma vie. Vous autres, vous en souvenez-vous ?

Il s'était tourné vers les autres bourgeois qui hochèrent la tête gravement et répondirent :

— Nous nous en souvenons.

— Il se faisait tard, déjà, reprit maître Antoine, et les boutiques étaient fermées... deux heures environ après le couvre-feu on vint nous dire que l'échafaud se dressait devant le cimetière. J'avais déjà un pied entre mes couvertures, mais ma femme, qui est aujourd'hui défunte, et dont Dieu ait l'âme, s'écria : Antoine, mon ami, je n'aurai peut-être pas d'autre occasion en ma vie de voir tomber la tête d'un duc et pair. En conscience, je ne pouvais pas lui refuser un passe-temps qui ne coûtait rien, nous fermâmes la porte au cadenas et nous nous rendîmes dans les halles. Il y avait là, seigneur Dieu, autant de nobles et de manants qu'il en fallait pour couvrir la terre à perte de vue ; le ciel était noir comme la voûte d'un four et le tonnerre grondait sourdement sur la ville.

— C'est vrai tout cela, murmurèrent les autres bourgeois qui ne buvaient plus.

— A la onzième heure de nuit, continua maître Antoine, nous vîmes briller des torches du côté de la grande rue Saint-Honoré : c'était une troupe d'hommes d'armes à cheval qui arrivait au petit pas. En même temps une lueur brilla sur l'échafaud, où nous aperçûmes debout maître Lhermite, bourreau du roi... Mes compères, ce qui se passa alors fut une chose honteuse et un sacrilège !

Depuis quelques minutes la conversation des hommes d'armes réunis à l'autre table, s'était peu à peu ralentie, en ce moment, ils écoutaient, et celui qui semblait être leur chef fronça le sourcil en mettant le poing sur la hanche.

— Que dit ce manant ? murmura-t-il.

Maître Richard, fournisseur de la Marche, avait haussé les épaules.

— Eh bien ! dit-il, ce fut justice, et voilà tout !

Antoine le drapier éleva la voix et prit un ton presque solennel.

— Ce n'était point un homme vivant qu'on amenait au glaive de Tristan Lhermite, poursuivit-il lentement. c'était un corps mort dont la noble poitrine, percée de vingt blessures sanglantes, ne ressentait déjà plus l'outrage honteux ni l'insulte

inutile. L'âme de monseigneur de Nemours était au jugement de Dieu, pendant que ses restes mortels subissaient la dernière infamie. Nous vîmes Tristan Lhermite soulever Armagnac par les cheveux, et son glaive trancha la tête d'un cadavre.

— Nous le vîmes tous ! appuyèrent les bourgeois à l'exécution de maître Richard, fournisseur d'Olivier de Gravelle.

— Et je dis, s'écria Antoine, le drapier, que ce fut là une profanation impie et un grand sacrilège.

— Oai, oui, répétèrent les bourgeois, ce fut un sacrilège et une profanation.

Mais les bons hommes se repentirent tout de suite d'avoir donné si haut leur avis. Il se fit un bruit de ferraille à la table des hommes d'armes ; une demi-douzaine d'épées griquèrent dans le fourreau et brillèrent à la lueur des lampes.

— Depuis quand, s'écria le chef en s'élançant au milieu de la salle, les manants discutent-ils comme cela, sans façon, les faits et gestes de leurs maîtres ?... Voilà pour « sacrilège, » vieux homme !

Il déchargea un bon coup de plat d'épée sur les épaules du maître drapier.

— Et voilà pour « profanation ! » ajouta-t-il en le coiffant violemment du broc vide qui avait servi aux libations des bourgeois.

Les hommes d'armes imitèrent leur capitaine, et les paisibles habitants du quartier des halles durent se repentir amèrement d'avoir au trop de mémoire. Il n'y avait point de résistance possible, la partie était trop inégale.

Aux cris des malheureux bourgeois, la Pavot, Mirette, les garçons et les filles accoururent et cherchèrent à mettre le hold, mais les coups de plat d'épée tombaient en mesures sur les épaules dodues des notables commergants, comme le fléau sur la paille du blé mûr. Ils avaient beau protester de leurs bonnes intentions, les hommes d'armes s'acharnaient à la besogne.

— Oh ! tu parles ainsi du noble comte de la Marche ! s'écriait le chef, qui suait à grosses gouttes, tant il y allait de grand cœur. Ah ! tu parles ainsi de madame Anne, régente de France ! Enfants, sus aux poquins ! sus, et point de quartier !

Les bourgeois battus poussaient des cris lamentables ; maître Richard, le gantier, enveloppé dans ce châtiement qu'il n'avait point mérité, demandait merci et n'en recevait pas moins de gourmades.

Le chef des hommes d'armes criait :

— Je suis Vincent Tarquin, sire de Bruns, écuyer du noble Olivier de Gravelle, comte de la Marche. Si quelqu'un de vous en réchappe et veut réclamer, qu'il aille dire aux juges royaux comme on l'a battu pour avoir mal parlé de madame Anne de France et du feu roi, son père !

Hélas ! les bourgeois savaient bien qu'à réclamer ils ne gagneraient pas grand'chose. Ce qu'ils voulaient, c'était prendre la clef des champs, mais les soudards leur barraient le passage et battaient à perte d'haleine. La Pavot ne savait plus à quel saint se vouer.

— Mère, dit la petite Mirette, qui tremblait de tous ses membres, si j'allais prévenir madame Blanche ?

— C'est une idée du bon Dieu ! s'écria la cabaretière, qui s'élança aussitôt hors de la chambre.

L'instant d'après, sur la plus haute marche du double escalier qui était au fond de la chambre, une vision gracieuse et charmante apparut. c'était une jeune fille vêtue de blanc et dont les longs cheveux tombaient dénoués sur ses épaules. Il n'y avait

point à s'y méprendre : elle sortait de son lit ou quittait sa toilette. A la vue de ce qui se passait dans la salle de l'auberge, les sourcils délicats de la jeune fille se froncèrent ; une voix impérieuse et brève, qu'on n'aurait point devinée derrière ces lèvres fraîches comme une fleur, tomba du haut de l'escalier et fit tressaillir les soudards.

— Vincenzo Tarchino, dit-elle, est-ce ainsi que vous respectez la maison où je suis ? Je vous ordonne de faire cesser ce scandale !

Sans attendre la réponse, elle tourna le dos et reentra dans son appartement. Tarchino demeurait, l'épée en l'air et la tête basse, dans une position à coup sûr très-ridicule pour un cavalier tel que lui ; les soudards s'étaient faits petits comme si la voûte eût menacé ruine.

Les bourgeois, profitant de cette intervention inespérée, étaient déjà partis, les uns par la porte, les autres par les fenêtres.

Tarchino fit un signe, et les soudards remirent leurs épées au fourreau.

— Elle chante haut la petite ! murmura-t-il en regagnant la table. Il n'y a rien à dire : le comte est fou, et d'ailleurs nous avons besoin d'elle.

— Savez-vous, Viuceut Tarquin murmura à des hommes d'armes, que si le seigneur comte nous parlait comme le fait cette enfant-là, nos dagues sortiraient toutes seules de leurs gâines !

— Ce que je souffre, moi qui suis capitaine, répondit Tarchino, tu peux bien le souffrir, je pense, toi qui n'es que soudard.

— Vous êtes capitaine, et je ne suis que soldat, c'est vrai, répondit le soudard, qui regardait son chef en face ; mais je suis Français, et nous n'êtes qu'Italien, vous !

La pâle figure du nouveau sire de Bruns devint pourpre, et et ses yeux s'allumèrent ; mais il se contenta et trouva la force de sourire.

— La ! la ! mon ami Pierre, répondit-il d'un ton de bonne humeur, ne nous mangeons pas entre loups, croyez-moi ; autour de nous, je vois assez de mâtins qui aiguisent leurs dents et attendent la curée.

— Est-ce que vous savez quelque chose de nouveau, messire ? demanda Pierre, l'homme d'armes.

— Je sais que le roi est majeur depuis trois ans, répondit Tarchino, d'un air soucieux. Je sais que nos jours sont comptés, mes maîtres. J'entends nos bons jours, les jours qui nous restent pour jouer notre partie. Tous, tant que nous sommes, nous restorons de pauvres diables, si notre seigneur, le sire de Gravelle, n'ajoute pas la duché-pairie de Nemours à son comté de la Marche.

— Eh bien ! dit le soldat Raoul, il l'ajoutera.

— Le temps passe, poursuivit l'Italien, qui semblait se parler à lui-même. Chaque jour, le jeune roi, tout faible qu'il est, monte un degré de son trône. Chaque degré qu'il monte, madame Anne le descend, c'est la loi de la nature... Et si le comte de la Marche n'est pas duc et pair, avant la fin de la régence, moi je vous dit qu'il ne le sera jamais.

— Bah ! s'écria le soldat Raoul, il n'y a plus d'Armagnac, c'est une chose certaine, il faut bien que quelqu'un hérite d'eux.

— Au lieu d'employer comme il faut les derniers jours qui lui restent, reprit l'Italien, notre seigneur s'est épris d'un amour

de jeune homme pour madame Blanche. Il fait folio sur folio. Il épuise son trésor à lui donner des fêtes extravagantes...

— Eh bien ! interrompit encore Raoul, qui était un optimiste décidé, si notre seigneur plaît à madame Blanche et l'épouse, comme madame Blanche est l'unique héritière d'Armagnac, notre seigneur sera tout naturellement duc de Nemours :

— Il n'y a plus d'Armagnac, c'est vrai, dit l'Italien, c'est là le beau de notre affaire.

— Et pourtant dit Pierre, l'homme d'armes, là-bas, dans le comté de la Marche, bien des gens prétendent savoir que madame Isabelle et son fils reviendront quand il en sera temps.

Tarchino était tout pensif.

— Mes compagnons, dit-il, en appuyant sa tête contre sa main et en jouant avec son verre à demi-vidé, je loue notre seigneur des efforts qu'il fait pour plaire à madame Blanche, mais il y a une mesure en tout, et si j'étais à la place du noble comte, il me semble qu'on aurait déjà célébré mes épousailles.

— Oh ! oh ! répliqua Raoul avec un mouvement de tête énergiquement dubitatif, la petite madame Blanche fait ce qu'elle veut, mon maître !

Et il y a déjà plus d'un poil blanc dans la chevelure de notre seigneur, ajouta Pierre, l'homme d'armes.

— Penses-tu qu'il y en aura moins demain qu'aujourd'hui ? demanda le capitaine. Si mon seigneur suit mes conseils dévoués, le bal de cette nuit servira pour les fiançailles. Et il n'est que temps, mes compagnons la beauté de madame Blanche attire autour d'elle une foule de blondins qui ne travaillent point dans notre intérêt. Aujourd'hui encore, entre Fontainebleau et Corbeil, n'avons-nous point été forcés de battre le taillis pour donner la chasse à ce godelureau qui nous suivait comme notre ombre : La figure de ce jeune drôle ne me revient pas du tout.

(A CONTINUER.)

AVIS

AUX SOUSCRIPTEURS ET AUX AGENTS :

Nous prévenons nos abonnés retardataires et nos agents que nous serons forcés de discontinuer l'envoi de notre journal à tous ceux qui n'auront pas réglés après réception de ce numéro.

LES PROPRIÉTAIRES.

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

ABONNEMENT—Un an.....	\$1.00
" Six mois.....	0.50
" Trois mois.....	0.25
" Le numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

Ceux qui désireront avoir les premiers numéros, peuvent se les procurer en s'adressant à notre bureau.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Aussitôt après réception du nom, de l'adresse et du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : FEUILLETON ILLUSTRÉ, Boite No. 1956.

Agent pour Montréal :—M. PIERRE DROLET.

 " Québec : F. BÉLAND, 261, rue St. Jean.

 " Ottawa : " NAP. PAGE, 161, rue de l'Église.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES.

6, Rue Ste. Thérèse, Montréal.